

www.uzance.cfwb.be

Vol.2 - 2012

uzance



Chloé SALEMBIER

Enseignante et doctorante.
Université Catholique
de Louvain (LOCI-LAAP)
chloe.salembier@uclouvain.be

LE MICRO-TERRITOIRE ETHNOGRAPHIQUE ET L'INTERSTICE URBAIN COMME ESPACES-TEMPS RÉVÉLATEURS DES DYNAMIQUES À L'ŒUVRE DANS LA SOCIÉTÉ ROUMAINE POST-COMMUNISTE

Enquête auprès des femmes du quartier de *Rahova-Uranus* à Bucarest

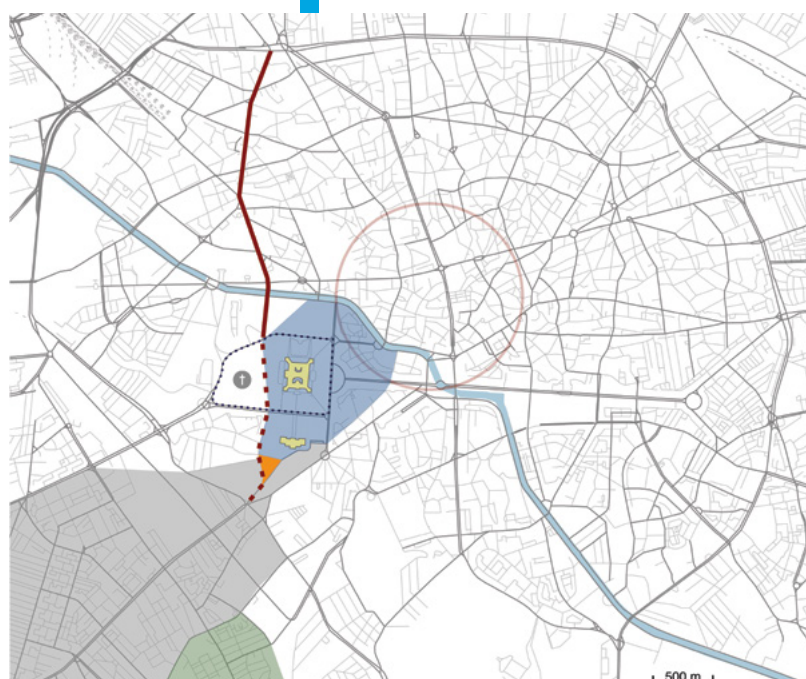
Mots-clés:

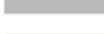
Bucarest, post-communisme,
urbanité, interstice,
dynamisme

En Roumanie, la révolution de décembre 1989 entraîne un changement de paradigme sociétal radical : passage d'une société communiste à une société capitaliste, libéralisation de l'économie, décomposition de l'Etat, insertion dans l'économie de Marché, hégémonie occidentale et démocratisation. En 2007, le pays entre dans l'Union Européenne.

La ville de Bucarest, capitale de la Roumanie, est un miroir des différentes périodes de l'histoire. Aujourd'hui, à l'image de la société contemporaine, elle renvoie une vision chaotique et contrastée : celle d'une société civile qui peine à se reconstituer, de liens sociaux en déliquescence et d'une fracture sociale qui tend à s'accroître.

Cet article présente une ethnographie « au coin de la rue » auprès des femmes d'un quartier de Bucarest appelé *Rahova-Uranus*. Nous verrons que l'étude d'un micro-territoire urbain interstitiel peut révéler des poches de résistance qui nous offrent une vision renouvelée de la ville, de l'Autre et de la société.



-  Quartier Rahova-Uranus actuel
-  Emplacement de l'ancien quartier Uranus avant les démolitions de la période communiste
-  Centre de Bucarest
-  Maison du Peuple et Académie roumaine
-  Quartier Rahova
-  Quartier Ferentari
-  Emplacement de la future Cathédrale de la Nation
-  Diamétrale Nord-Sud (Démolitions Buzzești-Berzei)
-  Futur tracé de la diamétrale Nord-Sud
-  Enceinte de la Maison du Peuple

Le quartier de *Rahova-Uranus* dans le contexte urbain de Bucarest.
Source : fond de plan Open Street Map, modifications C. Salembier.

1. Samuel Rufat dans son article «Bucarest, l'éternel retour» présente les différentes phases de reconstruction de la ville. Selon cet auteur, l'identité de Bucarest se définit par ce retour incessant d'opérations urbaines traumatisantes.

2. Bucarest devient la capitale des Provinces unies (Valachie et Moldavie) en 1859 et puis du royaume de Roumanie en 1881.

3. Voir à ce sujet: RUFAT, S. 2004 - «La rue, palimpseste et vitrine», *Tracés. Revue de Sciences humaines* (en ligne), 5.

4. Site officiel de la Municipalité de Bucarest: www.pmb.ro

5. «Les maisons, avec un rez-de-chaussée et un étage, plus rarement deux ou plus, sont serrées les unes contre les autres sur des espaces étroits, un signe que les terrains étaient chers et que les propriétaires ne pouvaient pas se permettre de gaspiller. Les cours avec des arbres et de la verdure, fréquentes dans les autres quartiers, manquent ici à chaque fois, ou alors elles sont cachées à l'arrière du bâtiment. Les maisons font face à la rue, à la vue de tous, avec presque toujours un commerce au rez-de-chaussée.» (Parusi 2009). Les citations d'ouvrages en roumain ou en anglais sont traduites par l'auteur.

6. Le «Palais social» est un terme utilisé par Jean-Baptiste Godin (1817-1888), grand industriel, pour nommer le familistère qu'il construit à Guise sous l'impulsion des idées du socialisme-utopiques développées par Charles Fourier (1772-1837). Le familistère est un ensemble architectural qui propose du logement, une école, une laverie, une piscine et toutes sortes d'équipements collectifs pour les ouvriers engagés dans son usine. (Paquot, Bédaria 2004).

L'organisation spatiale tient une place importante dans l'histoire de Bucarest¹. La ville est une jeune² capitale et dès le début de sa consécration, un défi s'impose: celle de rivaliser au rang des capitales européennes pour se différencier des villes d'Orient voisines qui, dans l'imaginaire collectif, symbolisent l'oppression.

Après la seconde guerre mondiale, la Roumanie tombe sous tutorat soviétique et Bucarest se développe selon les modèles urbains russes. S'ensuit une deuxième période, à partir de la moitié des années 1970, pendant laquelle le dictateur Nicolae Ceaușescu se détourne de l'Union Soviétique pour créer un système idéologique basé sur le communisme nationaliste. Le projet le plus représentatif de cette période est la « Maison du Peuple », rebaptisée « Maison de la République » depuis 1990. Cet édifice, construit à l'emplacement de l'ancien centre historique de Bucarest, est une projection spatiale de l'idéologie de l'« Homme nouveau ».

« Cet 'homme nouveau' représente un mythe récurrent dans les régimes dits 'totalitaires', où l'on retrouve l'idée de création d'un nouvel homme, d'une nouvelle société, d'un nouvel univers (...) La refonte du matériau humain est à l'origine du projet d'édification d'une nouvelle société. Ce projet se fonde sur le mythe de l'unité entre tous 'qu'il s'exprime par la race, le peuple ou les masses' dont l'objectif est l'élimination des différences de tous ordres. Dans le cas des régimes communistes, le nouveau programme prévoit la disparition des inégalités sociales. » (Beauchêne, 2000)

À la mort de Nicolae Ceaușescu en 1989, de nombreux projets urbanistiques sont inachevés. La Roumanie entre violemment dans l'économie de Marché mondialisée. Bucarest fonctionne alors comme un véritable palimpseste³ sur lequel chacun des systèmes économiques et politiques vient inscrire sa trace sans pour autant effacer complètement les sédiments des périodes antérieures.

La capitale roumaine compte environ 2 millions d'habitants pour une superficie de 228 km²⁴. Actuellement, de grandes restructurations urbaines sont en cours, en phase avec une certaine représentation de la modernité qui prône un libéralisme violent. D'un point de vue spatial et urbain, cette idéologie se matérialise par des projets qui négligent l'espace public, donnent la priorité à la voiture et nient la mémoire de la ville et de ses habitants.

Et malgré des investissements colossaux pendant les périodes communiste (à partir de la fin des années 1970) et capitaliste (à partir du début des années 2000), la ville semble être en chantier perpétuel et constamment inachevée. Ces deux périodes ont comme point commun de projeter une idéologie très puissante sur les formes urbaines, en excluant les alternatives propres à la diversité des villes. Pourtant, Bucarest fascine, le paysage est loin d'être homogène et malgré l'idéologie dominante, des poches de résistance existent à différentes échelles. Le jardin, la cour, la place, le coin de rue, le quartier sont autant de lieux qui offrent à l'habitant ou au promeneur des *espaces-temps* d'urbanité dynamique à partir desquels la vi(II)e se réinvente au quotidien.

1) *Rahova-Uranus* dans son contexte historique et géographique

Le quartier de *Rahova-Uranus* est délimité par deux axes routiers d'une certaine importance historique qui mènent vers le sud de la ville: la *calea Rahovei* et la *strada Uranus*. Le premier est cité en 1639, sous le nom de *Podul Calicilor* (Majuru 2003) - ou le pont des pauvres, cette dénomination faisant écho à la situation actuelle des habitants. Cet environnement n'a toutefois pas toujours été synonyme de relégation. Ainsi, à partir de 1830, puis de manière accélérée après 1900, ces deux voies se sont transformées en artères commerciales majeures de la capitale. A cette époque, les commerçants et les artisans construisent des maisons à un étage, ils habitent au premier et installent leurs magasins au rez-de-chaussée. L'architecture et le cadastre du quartier prouvent que les terrains étaient onéreux à l'époque⁵.

Même si la Roumanie n'a pas connu de boom industriel comparable à ceux de l'Angleterre ou des États-Unis, à partir de la fin du XIX^e siècle, certains quartiers, anciennement périphériques, se développent sous l'impulsion de grands industriels. A cette époque, l'essor du quartier de *Rahova-Uranus*, autrefois périurbain, témoigne d'une mixité sociale et fonctionnelle extrêmement riche. En 1895, un grand homme d'affaires nommé Dumitru Bragadiru rachète des terrains et vient y installer sa fabrique de bière. Il construit un palais social⁶ et des logements pour ses ouvriers. À cette

7. « Pour les habitants de Bucarest, l'entre-deux-guerres est « l'âge d'or » de la ville (...) »

On peut parler aujourd'hui d'une nostalgie presque généralisée concernant cette période. Elle est marquée par une effervescence culturelle importante et par une appartenance réelle de la Roumanie à la culture européenne, sans aucun décalage. L'absence de décalage culturel est valable pour le développement urbain et architectural, mais aussi pour les législations dans ces domaines. Les règlements de cette période prévoient en pratique la transformation radicale et la modernisation intégrale de Bucarest». (Tudora 2009)

8. « Comme on peut le voir dans les documents officiels, l'idée programmatique de la ville socialiste est opposée à la ville capitaliste, cette dernière étant le produit d'un développement chaotique de la société basé sur l'exploitation, présentant des différences scandaleuses entre le centre et la périphérie - l'expression la plus évidente des inégalités sociales. Par conséquent, et comme il est clairement indiqué dans les documents officiels, la forme urbaine héritée est périmée, et les architectes doivent trouver une nouvelle forme de ville, adéquate aux structures de vie socialiste et permettant d'éradiquer les hiérarchies de l'ancienne société. La ville socialiste glorifiera une vie sociale collective, sans ségrégation sociale». (Zahariade 2003)

9. Le tableau concernant les différentes lois et décrets de nationalisation est issu du *Monitorul Oficial al României*, partie a II-a, 11 June 1994. (Stan 2006)

10. « 1950. Décret no.92 pour la nationalisation des biens immobiliers, émis par la grande assemblée nationale. (...) À cause du sabotage de la grande bourgeoisie et des exploitants qui détiennent un grand nombre de biens immobiliers, pour priver les exploitants de leur moyen d'exploitation (...) Les biens immobiliers nationalisés deviennent propriété de l'Etat et donc patrimoine de l'entière du peuple (...) Les anciens propriétaires, suite à la nationalisation, sont locataires de l'Etat (...) » (Buletinul oficial nr. 36 din 20 aprilie 1950).

époque, les notables, les commerçants, les ouvriers et les artisans cohabitent dans l'espace urbain. Le quartier est directement relié au centre et à sa célèbre *strada Lipscani* réputée pour ses commerces de textile et d'aménagement. On y trouve également des banques et des maisons de maîtres qu'affectionnent les professions libérales.

L'entre-deux-guerres est une période florissante en Roumanie. La capitale porte encore aujourd'hui de nombreuses traces de cette époque d'ouverture intellectuelle et commerciale avec le reste du monde⁷.

En 1945, la Roumanie, autrefois tournée vers l'Occident, change de régime politique et de projet urbain. De manière assez inattendue, le pays devient socialiste et rejoint le bloc de l'Est, aux frontières de l'Europe. Sous l'autorité communiste, les biens sont nationalisés et les terres collectivisées. La ville est redessinée et les plus petites unités d'habitation sont réorganisées conformément aux principes collectivistes du socialisme⁸.

La Roumanie est un des pays de l'Est où la nationalisation des biens s'est effectuée le plus rapidement. Parmi les propriétaires expulsés de leur logement, les plus fortunés ont émigré en France, en Allemagne de l'Ouest, en Israël ou encore aux Etats-Unis, selon leur appartenance ethnique et/ou religieuse. Les autres sont restés en Roumanie, devenant locataires de l'Etat, soit dans leur propre propriété, qu'ils se virent contraints de partager avec d'autres, soit dans des immeubles à appartements.

« Dès l'apparition du communisme en 1945, l'Etat roumain se dépêche de confisquer, d'exproprier, de réquisitionner et de nationaliser les propriétés appartenant à des individus, des organisations religieuses et des communautés ethniques, dans le but d'assurer la prééminence de propriétés contrôlées par l'Etat dans la nouvelle économie planifiée et centralisée. » (Stan 2006)

Différentes lois et décrets⁹ sont adoptés en matière de nationalisation des biens immobiliers entre 1945 et 1989. Celle de 1950 provoque le plus grand nombre d'expropriations¹⁰.

TABLE 1
RESIDENTIAL PROPERTY CONFISCATED, NATIONALIZED AND EXPROPRIATED
BY ROMANIAN COMMUNIST AUTHORITIES, 1945-89

Decade	Legislative framework	Number
1940s	Law 187/1945, Decree 83/1949	1,263
1950s	Decree 92/1950, Decree 111/1951, Decree 224/1951, Decree 513/1953, Decree 409/1955	139,145
1960s	Decree 218/1960, Decree 712/1966, Law 18/1968	4,662
1970s	Law 4/1973, decree 223/1974	62,116
	Unspecified	33,882
	Total	241,068

Source: *Monitorul Oficial al României*, partea a II-a, 11 June 1994, p.9.

D'un point de vue historique, la nationalisation de la propriété en Roumanie est un moment crucial. Dans le quartier de *Rahova-Uranus*, les anciennes maisons de maître sont divisées en appartements pour faire face à la demande de logements des populations venues des campagnes. Les petites industries et l'artisanat passent aux mains de l'Etat. Le paysage social de ce quartier se transforme radicalement en quelques années: un grand nombre d'habitants s'y installent, alors que d'autres le quittent sans espoir de retour. La nationalisation peut être considérée comme une révolution urbaine, un moment où toutes les cartes sont redistribuées. Cet épisode marquant est inscrit au cœur même du paysage social et urbain de la capitale. Aujourd'hui encore, chacun subit, à son niveau, les effets de la nationalisation.

À partir de 1977, de nouveaux enjeux bouleversent le quartier de *Rahova-Uranus*. Un tremblement de terre violent est utilisé comme propagande par le Parti communiste pour moderniser la capitale. La prétendue « instabilité des constructions » constitue un excellent prétexte pour repenser la ville

conformément à l'idéologie de l'élite roumaine de cette époque. Les projets de systématisation¹¹ se succèdent, et de grands blocs de logement voient le jour dans différents quartiers. Les plans urbanistiques accompagnent la création de « l'Homme nouveau socialiste ». Au début des années 80, Nicolae Ceaușescu imagine le plus grand projet urbanistique et architectural jamais réalisé en Roumanie: « le Centre Civique ». L'objectif est de créer une nouvelle centralité administrative et politique au cœur de la ville pour faire table rase de l'ancienne urbanité bucarestoise. Le noyau du projet est la *Casa Poporului* ou la « Maison du Peuple », deuxième plus grand bâtiment du monde en surface. Les alentours de la bâtisse ne sont pas épargnés, le tracé qui mène au Palais est une des plus grandes avenues du monde, il est baptisé: *Bulevardul victoria Socialismului* ou le « Boulevard de la victoire du Socialisme ».



Le « Boulevard de la victoire du Socialisme » inachevé à la fin des années 1980. © Musée Municipal de Bucarest.

De grands blocs entourent le bâtiment pour loger l'élite communiste. Pour réaliser ce projet pharaonique¹², l'équipe d'urbanistes de Nicolae Ceaușescu met en œuvre une politique de destruction systématique d'une grande partie du quartier de *Rahova-Uranus*.

En quelques jours, parfois en l'espace d'une nuit, les habitants sont sommés de quitter leur logement et assistent, impuissants, à la destruction de leur quartier. Ils sont relogés dans des blocs situés à la périphérie au fur et à mesure que les travaux de construction du palais avancent.

« De 1984 à 1987 seulement, 400 ha ont été rasés, 9000 bâtiments datant du XIX^e siècle ou plus anciens ont été démolis, les collines de Spirea (*Dealul Spirii*) et Mihai Voda ont été nivelées et 40.000 personnes ont été déplacées. » (Iosa 2006)



Démolitions dans le quartier de *Rahova-Uranus* au milieu des années 1980 pour la construction de la Maison du Peuple. © Musée Municipal de Bucarest.

11. « D'un point de vue scientifique, systématiser signifie 'réunir dans un système' (...) En Roumanie, le programme de systématisation concernait la totalité de la société: « la modernisation générale, l'économie de l'expansion foncière, l'homogénéisation sociale, la politique d'égalité interethnique, la question administrative, l'urbanisme et, enfin, la formation de l'homme nouveau ». (Beauchêne, 2000)

12. Dans un ouvrage paru en 2009, Andrei Pandele décrit les proportions fantaisistes du palais: « La Maison du Peuple occupe une surface de 44.245 mètres carré (236,1 x 190,8 mètres). Il existe des différences de niveau de plafond allant jusqu'à 1,7 mètre au même étage. Dans certains grands couloirs, les structures sont pensées différemment: on y ouvre par exemple une porte de 4 x 4 mètres et à l'arrière, une autre porte mesure 3 x 5 mètres. Un grand nombre d'espaces n'ont pas de fonction précise. Parfois les distances entre les groupes sanitaires sont de plusieurs centaines de mètres. » (Pandele 2009)

Nicolae Ceaușescu s'improvise urbaniste, déploie ses plans mégalomaniques, trace des lignes imposantes dans le vif de l'ancien tissu urbain pour modeler la ville conformément à ses visions dont son palais est sans contexte l'illustration la plus représentative :

« Le Palais, dans son gigantisme, confirme que toute relation sociale n'existe que dans sa relation au pouvoir. Dans l'imaginaire du projet totalitaire, on arrache les gens à leur famille et on les soumet à la seule autorité du pouvoir. » (Althabe 1998)

13. Les Tsiganes représentent une minorité ethnique importante en Roumanie. « De tous les pays européens, la Roumanie est sans doute celui qui abrite le plus de Tsiganes.

Les chiffres disponibles diffèrent selon qu'ils émanent des associations tsiganes, des médias ou des recensements officiels. Le dernier en date (janvier 1992) comptabilise 409.723 Tsiganes, soit 1,8% de la population roumaine, ce qui fait de la minorité tsigane la seconde minorité du pays après les Hongrois qui représentent 7,1% de la population. Si ces chiffres, de l'avis même des autorités, sont très en dessous de la réalité, les estimations comprises entre 3 et 5 millions qu'avancent certains militants tsiganes semblent au contraire exagérer l'importance des Tsiganes en Roumanie. De manière plus raisonnable, la Fédération Ethnique des Roms de Roumanie pense que les Tsiganes seraient au nombre de 2,5 millions, soit 10% de la population totale, et pour d'autres observateurs, le chiffre peut encore être revu à la baisse: entre 1 et 1,5 millions.

Ainsi dans l'étude qu'ils ont menée sur les Tsiganes de Roumanie, Elena et Catalin Zamfir estiment le nombre de Tsiganes ayant encore un mode de vie traditionnel ou proche de la tradition à 1.010.000, c'est-à-dire 4,6% de la population roumaine. La fourchette est donc large lorsqu'il s'agit d'évaluer la population tsigane de Roumanie et ces écarts mettent d'emblée en évidence la difficulté de déterminer qui est Tsigane ». (Pons 1995)

14. « 2001. Loi no. 10 concernant le statut juridique des biens immobiliers confisqués de manière abusive entre le 6 mars 1945 et le 22 décembre 1989, émise par le Parlement roumain. Les biens immobiliers saisis de manière abusive par l'Etat seront restitués en nature (...) Dans les cas où la restitution en nature est impossible, une mesure de compensation sera négociée de manière équivalente (...) » (Monitorul Oficial al Romaniei nr. 798/2 sept. 2005)



La Maison du Peuple en travaux durant la décennie 1980. © Musée Municipal de Bucarest.

En 1989, une révolution éclate. Après un procès expéditif, Nicolae Ceaușescu est exécuté. À cette époque, les projets urbanistiques sont inachevés et laissent des cicatrices ouvertes dans le tissu urbain.

Le quartier de *Rahova-Uranus*, autrefois très étendu, est réduit à un triangle délimité par trois rues d'environ 200 m: *Uranus*, *Rahovei* et *Sabinelor*, elles sont les vestiges de l'ancienne ville et ont échappé de peu à la démolition puisque les habitants avaient déjà été expropriés pour que les bâtiments soient détruits. Les chiens errants occupent les habitations et la poussière des travaux inachevés sature l'atmosphère. L'espace ressemble à un énorme chantier avec, ici et là, des terrains abandonnés, des routes à moitié construites, des maisons en décrépitude. Dans ce *no man's land* subsiste néanmoins un marché, autrefois agro-alimentaire, mais très vite transformé en marché aux fleurs tenu par des tsiganes¹³. Puis, petit à petit, pendant la décennie qui suit la chute du communisme, de nouveaux habitants, plutôt d'origine modeste, réinvestissent les maisons abandonnées. Ils y arrivent par l'intermédiaire de connaissances, par le travail au marché aux fleurs, ou encore parce que la coopérative de logement d'Etat, qui a survécu à la révolution, les y a placés. Les habitations sont insalubres et il faut tout rénover et reconstruire. Une petite communauté de personnes s'organise autour de l'espace commercial du marché et réhabilite les lieux de vie. Le quartier est oublié par les autorités locales car, malgré sa proximité avec la Maison du Peuple, transformée alors en Parlement, le quartier se situe entre le centre et la périphérie, à l'interstice entre deux mondes urbains hétérogènes. Au Nord, l'enceinte de l'immense bâtisse provoque une frontière physique importante vers le centre ville, au Sud, d'anciens terrains industriels bloquent le lien entre le quartier et les zones périphériques de *Rahova* et de *Ferentari*. Les transformations urbanistiques réalisées pendant le communisme ont déstructuré le tissu traditionnel sans offrir une nouvelle cohérence urbaine.

En 2001, une loi vient bousculer l'équilibre fragile du quartier. Elle concerne la rétrocession des biens confisqués par le pouvoir communiste entre 1945 et 1989 et autorise les anciens propriétaires à récupérer leur patrimoine immobilier¹⁴.

15. «La communauté internationale encourage fréquemment la Roumanie à respecter le droit à la propriété et examine sérieusement les demandes des propriétaires qui ont été privés de leurs propriétés par l'Etat communiste. La résolution 1123 de l'assemblée parlementaire du conseil de l'Europe (24 avril 1997) encourage la Roumanie à résoudre le problème des propriétés confisquées et amende une loi 18/1991 et 12/1995 qui inclut la restitution 'en nature' et une compensation juste; la résolution A4-0428 (3 décembre 1998) demande une 'solution correcte et définitive garantissant la restitution en nature ou, si c'est impossible, des dédommagements justes'. La résolution 562 de la maison US des représentants des propriétés abusivement expropriées par un ancien régime totalitaire (1 octobre 1998) appelle à une restitution 'en nature', dans le cas où cela est possible, et une compensation correcte immédiate ou effective dans le cas où la restitution est impossible.» (Stan 2010)

16. Il arrive que des promoteurs immobiliers puissent acquérir des terrains onéreux, de manière gracieuse, grâce à l'utilisation de la loi sur les rétrocessions.

17. Sorin Oprescu, Maire de Bucarest depuis 2008, a été réélu en juin 2012 à 56,25% des voix.

18. « Les travaux ont commencé le 11 novembre 2010. A partir de ce moment-là, septante neuf bâtiments ont été détruits, dont sept monuments historiques. Six bâtiments sont restés sur pied, dont cinq bâtiments historiques. Environ 1000 habitants ont été expropriés et évacués ». (Dan 2012)

19. «Près d'un million de véhicules circulent quotidiennement dans la capitale, l'asphyxiant au sens figuré comme au sens propre puisque Bucarest bat tous les records européens de pollution de l'air. Les difficultés de stationnement sont devenues proverbiales et les temps de déplacement tout à fait imprévisibles. Le service des ambulances de Bucarest a calculé que le temps de transport moyen d'une urgence médicale était de 12 minutes en 2002 à 35 minutes en 2006. Outre la fascination pour l'automobile individuelle, symbole de réussite sociale, l'extrême concentration des activités économiques en centre-ville explique cette triste évolution.» (Henry 2012)

Cette loi fait suite à des recommandations répétées de la communauté internationale¹⁵.

Pour l'Etat roumain, l'introduction de la loi numéro 10 sur le respect de la propriété était une condition pour entrer dans l'Union Européenne. Elle permet de faire amende honorable par rapport à ceux qui ont été victimes du communisme, et d'asseoir la démocratie.

Les locataires, installés à *Rahova-Uranus* depuis la révolution, sont lourdement touchés par ce dispositif légal. Elle concerne environ la moitié des habitants (79 sur 160 en 2011), tous sont d'origine modeste. La société d'Etat les avait placés dans des logements insalubres à partir de 1990, ils ont réhabilité le quartier et doivent aujourd'hui le quitter pour rétrocéder les biens aux propriétaires d'avant 1945.

La mise en pratique de la loi entraîne donc des conflits d'ampleur entre les administrations locales, les anciens propriétaires et les locataires parce qu'elle est appliquée dans une confusion totale et dans l'irrespect des procédures légales. De plus, l'Etat roumain, désireux d'être un bon élève auprès de l'Union Européenne, a trop peu anticipé les conséquences de son application : expulsion des anciens locataires, manque d'accès au marché immobilier, manque de logements sociaux, etc. Souvent, les procès de rétrocession sont très longs et plongent les familles dans une précarité psycho-sociale importante, aussi bien du côté des anciens locataires que des propriétaires.

Un grand nombre de bâtiments ont fait l'objet d'une demande de rétrocession à *Rahova-Uranus* car les promoteurs immobiliers¹⁶ commencent à s'intéresser à cette zone. Son attrait peut s'expliquer par différents motifs. D'une part, sa proximité avec le centre, malgré l'obstacle de la Maison du Peuple et d'autre part, son dynamisme: arrivée de nouveaux habitants, présence d'ONG, réhabilitation du patrimoine, etc. De plus, *Rahova-Uranus* est concerné par deux projets contemporains majeurs: La diamétrale Nord-Sud (*Diametrala Buzești-Berzei-Uranus*) et la Cathédrale de la Nation (*Catedrala Mântuirii Neamului Românesc*).

Le premier projet est commandité par l'actuelle Mairie¹⁷ de Bucarest. Il prévoit l'aménagement d'un axe routier entre le Nord et le Sud de la ville. L'aménagement du premier tronçon a débuté en 2010 avec des conséquences humaines et urbanistiques désastreuses: destruction de monuments historiques, expropriation de la population et spéculation immobilière¹⁸. En un temps record de quelques semaines et sans aucun préavis des institutions compétentes en la matière, ce tracé réservé aux voitures - dont le parc, soulignons-le, a véritablement explosé¹⁹ depuis 1989 -, a détruit un quartier historique nommé *Buzești-Berzei*, habité majoritairement par des populations précaires et tsiganes.



Les démolitions dans le quartier de *Buzești-Berzei* pour la construction de la Diamétrale Nord-Sud, avril 2011.
© C. Salembier.

Il est prévu que ce boulevard soit prolongé vers le Sud à l'endroit où se trouve actuellement la *strada Uranus*. Dans ce cas, le triangle de *Rahova-Uranus* serait en partie démoli pour faire place à des bâtiments accueillant des sièges d'entreprise, des hôtels et des institutions. À l'heure actuelle, ces travaux font partie des Plans Urbanistiques Généraux²⁰ de la Municipalité de Bucarest, mais n'ont pas encore débuté.

Le projet de construction de la Cathédrale de la Nation, commandité par l'Eglise Orthodoxe est tout aussi controversé parmi la population bucarestoise. Après de nombreuses années de discussion, l'Etat roumain a finalement rétrocédé à l'Eglise Orthodoxe roumaine un terrain de onze hectares à l'arrière de la Maison du Peuple pour compenser les pertes subies pendant la période communiste. Les plans de la Cathédrale prévoient une hauteur de 110 mètres et une surface de 38.000 mètres carrés. Elle pourra accueillir 5000 pèlerins. Au regard des dimensions du projet, il est très probable que des aménagements soient réalisés aux alentours de la Cathédrale, cela pourrait donc avoir une incidence majeure sur le futur du quartier de *Rahova-Uranus*.



Maquette 3D de la Cathédrale de la Nation à l'arrière de la Maison du Peuple. À l'Est, le quartier de *Rahova-Uranus*.
Source : Site officiel de l'Eglise Orthodoxe roumaine.

Le quartier de *Rahova-Uranus* et ses habitants vivent donc en sursis depuis plusieurs années. Ils se situent dans un étrange entre-deux révélateur des changements politiques du pays. L'époque communiste a été particulièrement traumatisante mais la période contemporaine n'épargne pas les bucarestois. « Bucarest est désormais confronté non plus à des plans de transformation urbaine autoritaire mais à une spéculation immobilière féroce dont les effets sont peut-être encore plus délétères et destructeurs sur une ville dont le développement semble échapper à tout contrôle. » (Henry, 2012)

2) Méthodologie

La recherche sur le quartier de *Rahova-Uranus* s'effectue en plusieurs temps et à différentes échelles. Dans un premier temps, nous étudions l'histoire de cet environnement particulier pour envisager les dynamiques locales de manière transversale. Nous découvrons alors que cet espace vit en sursis depuis plus de 30 ans et qu'il témoigne à une échelle locale des différents paradigmes politiques et économiques qui ont traversé l'histoire de la société roumaine.

20. PUG: *Planul Urbanistic General*.

Dans un second temps, nous observons les acteurs présents dans le quartier ainsi que les « absents » de cet espace public mais qui ont néanmoins un impact sur les changements produits. À cette étape, nous réalisons des entretiens auprès des différents habitants (anciens locataires et nouveaux propriétaires), des marchands du marché aux fleurs, des employés de l'espace *The Ark*, des avocats des deux parties (locataires et anciens propriétaires), des anciens habitants du quartier (d'avant les expropriations de 1984 ou d'avant 1948). Et finalement, à l'échelle urbaine, nous interrogeons différents acteurs associatifs²¹ et des architectes/urbanistes pour comprendre l'impact des enjeux urbains sur le micro-territoire étudié.

En parallèle à ces entretiens, durant trois séjours de trois mois entre 2010 et 2012, nous appliquons la méthode de l'observation participante auprès de la communauté des femmes de *Rahova-Uranus*. Lors de ce travail *in situ*, nous observons les situations urbaines, analysons les interactions entre les acteurs du quartier et nous nous engageons auprès des femmes dans leur lutte pour l'accès au logement.

La présente analyse implique donc un parti-pris évident en faveur des femmes de la communauté de *Rahova-Uranus*. Pour comprendre les structures sociales du quartier, nous travaillons au niveau de la famille élargie. Si au départ, l'observation se situe uniquement dans l'espace public, au fur et à mesure de son déroulement, nous nous sommes introduits dans l'intimité de l'habitat.

Les raisons qui ont amenées la recherche à se concentrer sur la fraction féminine du quartier sont multiples. En effet, une partie des femmes de *Rahova-Uranus* constitue une communauté, elles s'auto-définissent de la sorte et ont pris conscience de leur cohésion grâce à la présence d'une ONG *Ofensiva Generozității* qui leur a permis de développer un centre communautaire dans l'ancienne discothèque du quartier appelée *La Bomba*. Les femmes sont donc extrêmement présentes dans l'espace public. Chaque jour, elles se retrouvent à *la colț*, le coin de la rue en roumain, où nous avons initié notre enquête ethnographique.

Les hommes sont beaucoup moins présents pour différentes raisons: ils travaillent en dehors du quartier et même parfois en Occident, certains se trouvent en prison. Ils s'engagent moins dans les affaires publiques. Cela peut paraître contradictoire dans une société traditionnellement patriarcale mais cette particularité s'inscrit pourtant dans les logiques familiales traditionnelles. En effet, en Roumanie, les femmes portent en grande partie la responsabilité de l'éducation des enfants et de l'habitat. Depuis que la loi sur les rétrocessions menace les familles les plus précaires du quartier, les femmes s'investissent plus que les hommes pour tenter de faire reconnaître leur statut marginal et pour accéder à un logement pour leurs enfants.

Les femmes auprès desquelles nous vivons partagent certaines caractéristiques socio-économiques. Elles ont une trentaine d'années, ont des enfants en bas-âge et des familles nombreuses. Elles vivent souvent dans des espaces exigus et surpeuplés. Elles cumulent les handicaps sociaux qui ont tendance à toucher une grande partie des classes populaires roumaines : manque de formation, accessibilité réduite au logement, salaire inadéquat aux coûts de la vie, accès limité aux soins de santé, etc. De plus, la majorité des femmes sont d'origine tzigane et subissent donc une double discrimination à la fois sociale et ethnique. Toutes sont en procédure d'expulsion. À différents égards, ces femmes sont des acteurs intéressants de la vie urbaine, leur statut social les oblige à se confronter à l'Autre de manière quotidienne.

3) Ethnographie d'un espace public: rencontre des acteurs et dynamiques locales

Le quartier de *Rahova-Uranus* se situe à quelques pas de la Maison du Peuple qui abrite aujourd'hui le Parlement, le Sénat ainsi que le Musée d'Art contemporain. À vol d'oiseau, le centre de Bucarest est proche, pourtant, cet espace semble être délaissé par les autorités locales actuelles : abandon des espaces verts, problème de ramassage des ordures, éloignement des transports publics, etc.

Il est possible d'arriver dans le quartier par différents chemins, tous paraissant peu « naturels ». Si on y arrive depuis le centre, on ne peut éviter le tableau offert par les façades de la Maison du Peuple et de l'Académie roumaine construites à la fin du règne de Nicolae Ceaușescu. Il est impossible de rester insensible à la vue de ces bâtiments. Plus encore, ils éveillent dans le for intérieur des sensations et des sentiments très contrastés : à mesure que l'on s'en approche, les premières impressions de grandeur, d'utopie et de majesté laissent place à l'ironie, la nostalgie, l'inachèvement et l'abandon.

21. Les ONG rencontrées sont les suivantes: *Ofensiva Generozității, Salvații București, Pro-Domo, The resource center for public participation, Policy Center for Roma and Minorities, Asociația pentru tranziția urbană*, etc. Un grand nombre de ces ONG sont regroupés dans la *Platforma pentru București* qui travaille depuis 2008 à la réalisation d'un «pacte pour Bucarest»: «Il s'agit d'un ensemble de propositions qui constitue un projet complet pour le devenir de la capitale roumaine: préservation et valorisation du patrimoine, développement des transports publics, meilleure répartition des zones d'activité, mixité sociale, etc.». (Henry 2012)



Vue satellite du micro-territoire étudié. Source : fond d'image Bing Map, modifications C. Salembier.

- 1 - La colț - Le coin de rue approprié par les femmes du quartier
- 2 - Le marché aux fleurs
- 3 - The Ark - Bureaux
- 4 - Bell'Agio Casa - Magasin de décoration de luxe
- 5 - La Bomba - Ancien centre communautaire du quartier

Au niveau architectural, une ancienne maison de maître, une petite maison ouvrière, un immeuble de standing inachevé constituent le bâti. Ici et là, on sent que certains habitants ont disparu et qu'ils ont laissé derrière eux des maisons en cours de démolition ou des terrains vierges qui accueilleront bientôt de nouveaux projets immobiliers.

Ensuite, on découvre le marché aux fleurs: coloré, bigarré, spontané et criard. Les tsiganes, fleuristes depuis des générations, l'occupent dans de petits kiosques où ils regardent la télé, se réchauffent, mangent et font leurs comptes. Les femmes vêtues de longues jupes colorées et arborant d'imposants bijoux en or sont assises sur des chaises en plastique. Elles fument des cigarettes *Vogue* et tiennent à la main des gobelets en plastique *Nescafé*. Les petits transistors diffusent des chansons de *manele*²²:

«Tu es ma vie, où que tu ailles, je ne regretterai jamais rien...»

«Je suis parti de Roumanie en pensant à l'avenir,
je vais faire de l'argent à l'étranger, en une période qui soit la plus courte possible...»

Toute la population bucarestoise se rend au marché aux fleurs pour y faire de bonnes affaires. Les vendeuses, d'un ton assuré, voire audacieux, hêlent leurs futurs clients : « Je peux t'aider ma chérie ?

22. Le *manele* est un style musical apparu en Roumanie dans les années 90. Il mélange des rythmes musicaux issus de la musique tzigane, pop, orientale, rap, house ou encore électronique. Il s'est imposé comme un courant important dans le paysage culturel de la Roumanie post communiste. Il est représenté par des populations initialement modestes de la périphérie des grandes villes, en pleine ascension sociale.

Qu'est-ce que je peux vous servir ? » À certaines périodes de l'année comme à Pâques, Noël ou lors de la Journée de la Femme, beaucoup de gens circulent parmi les allées, chacun serrant dans sa main un bouquet ou une couronne de fleurs.

Aux alentours du marché, on peut voir les camions arrivés de Belgique, de Hollande et de France pour effectuer leurs livraisons de fleurs. Le marché dessert tous les petits fleuristes de la ville, notamment les petites échoppes *Florarile* que l'on trouve à chaque coin de rue dans Bucarest, et qui ouvertes 24/24h, permettent de répondre à la forte demande des Roumains dont l'habitude est d'offrir des fleurs à la moindre occasion.

Le marché aux fleurs fonctionne également nuit et jour. Souvent, on peut y voir des femmes portant des plateaux de nourriture bien garnis. À l'écart, ce sont les paysans qui vendent leur production. Cet espace marchand constitue le véritable cœur du quartier, il permet la survie de la plupart de ses habitants. Paradoxalement, alors que les gens du quartier sont très peu mobiles au sein même de la ville, ils semblent être, ici, au marché aux fleurs, en contact permanent avec le reste du monde. Ainsi, certains ne savent pas quel transport en commun utiliser pour se rendre dans le centre de Bucarest mais négocient en plusieurs langues et côtoient de manière quotidienne des commerçants venus de toute l'Europe.

En face du marché aux fleurs, d'autres acteurs participent à la vie du quartier de manière quotidienne. Ils sont peu visibles sur la place centrale, mais leurs voitures ont envahi l'espace public. Ils sont architectes, urbanistes ou encore graphistes, ils ont réhabilité l'ancienne douane de marchandises de Bucarest et l'ont baptisée *The Ark*. Si le bâtiment est assez sobre, les événements qui s'y organisent attirent une population bourgeoise-bohème qui affiche un goût tapageur et décalé par rapport aux habitants du quartier. Il n'est pas rare que des conflits apparaissent lorsque les fleuristes laissent traîner des cartons et des plastiques juste après les livraisons ou lorsque les enfants du quartier se rendent à *The Ark* pour participer à des activités de loisirs organisées à cet endroit. Si des contacts s'établissent entre les nouveaux occupants de *The Ark* et le reste du quartier, le *Bell'Agio Casa*, par contre, fonctionne comme une véritable enclave au sein du quartier. Ce magasin de décoration, défini par son équipe de marketing comme un espace de *Life Style and Fashion*, est installé dans l'ancienne *Fabrica de Bere*, construite par Dimitru Bragadiru au début du 20ème siècle. Selon les habitants du quartier, des Italiens ont racheté l'ensemble industriel et comptent le réhabiliter en zone commerciale de luxe. Ces deux nouveaux acteurs adoptent donc des attitudes différentes à l'égard du quartier. *The Ark* semble vouloir s'intégrer à la réalité de l'environnement alors que les « Italiens » tentent de changer le paysage social et urbain du quartier.

Contrastant fortement avec le luxe ostentatoire de *The Ark* et du *Bell'Agio Casa*, du côté du bâti plus ancien, on découvre un coin de rue, appelé *la colț* par les gens du quartier. Des femmes y sont assises, alors que des enfants improvisent un terrain de foot sur la rue. *La colț* est la pointe du triangle, formé par le croisement des rues *Uranus* et *Rahovei*. Cet espace a la particularité d'être un point de passage obligé entre l'espace public et l'espace privé, entre le marché et l'habitat; il est un lieu interstitiel où l'on se croise, un belvédère où l'on s'assoit le temps de fumer une cigarette, de discuter du repas ou des enfants, avant de se remettre à la tâche. En outre, l'originalité de cet espace est qu'il n'est peuplé que par des femmes et leur progéniture. Les hommes, eux, ne font pas partie de ce décor quotidien.

Si les femmes du quartier se rencontrent à cet endroit c'est parce qu'il offre un trottoir suffisamment large pour que les enfants puissent y jouer, des marches sur lesquelles on peut s'asseoir et surtout une vue imprenable sur l'environnement du quartier et ses acteurs. Les maisons délabrées divisées en quelques appartements, la circulation automobile régulière et les industries désaffectées fonctionnent comme autant de signes qui nous rappellent que même si la vie s'organise pour les femmes de manière presque autarcique, nous sommes bien au cœur d'une métropole européenne.

À l'écart de *la colț*, de nouveaux habitants ont réhabilité certaines maisons du quartier, ces nouvelles populations ne sont pas visibles dans l'espace public. Souvent, ils ont remplacé les grilles en fer forgé de leur cour par de grandes palissades qui ne permettent donc plus d'assurer une visibilité entre l'intérieur et l'extérieur de l'habitat. Ces nouveaux acteurs font partie de la classe moyenne. Leur activité professionnelle se situe à l'extérieur²³ du quartier.

23. « Cette capacité à apprendre qui sont nos voisins et à établir avec eux un contact de quelque type que ce soit est souvent en relation inverse avec l'intensité de nos engagements sur d'autres scènes ». (Hannerz 1983)

Le paysage urbain et social du quartier est donc extrêmement hétérogène et contrasté. A *Rahova-Uranus*, des visions dissonantes de la ville et de l'Autre se côtoient sur un micro-territoire. Le quartier se situe dans un étrange interstice urbain, historique et social, à l'image de la ville de Bucarest et de la société roumaine contemporaine.

4 - Au cœur de la communauté de *Rahova-Uranus*

Cristina et Cami sont assises à *la colț*, au coin de la rue. Elles profitent des derniers rayons de soleil de la journée. Elles sont venues prendre l'air, après avoir passé toute la journée chez elles à nettoyer et à préparer à manger. Cristina a les traits fatigués. Il faut dire qu'avant Pâques, elle travaille beaucoup; entre les commandes de nourriture qu'elle apporte au marché aux fleurs, la préparation des repas et le soin aux enfants, il ne lui reste pas beaucoup de temps pour se détendre et s'occuper d'elle-même. De plus, elle a passé une nuit étrange: sa mère, défunte, s'est manifestée dans un rêve par des comportements que Cristina interprète sans la moindre hésitation comme les signes d'une requête claire et précise de la défunte : il faut préparer une *pomana*²⁴. Pour ne pas vexer sa mère décédée il y a 6 ans, elle a cuisiné du *ciulama*, une recette à base de champignons et de crème, sans viande, puisque nous sommes en période de Carême. Cristina raconte que son rêve était très clair. Elle interprète la présence de sa mère comme un signe positif avant les fêtes de Pâques : pour elle, cela signifie que sa mère demeure auprès d'eux et que Cristina a le devoir de lui signifier qu'elle ne l'a pas oubliée. Avant de faire manger sa famille, elle remplit une assiette de *ciulama* pour sa voisine, Nuți. Ce n'est qu'après avoir partagé que Cristina pourra nourrir sa famille. Sa voisine a six enfants, elle est la plus modeste du quartier. À ce titre, elle se révèle être une personnalité idéale pour la *pomana*. « Il faut partager avec les plus pauvres (*amărât*), ou avec des étrangers (*străin*), les morts apprécient plus la nourriture mangée par des pauvres, des étrangers ou des enfants. » En recevant l'assiette Nuți répond : « Que Dieu reçoive tes prières, pour tes morts » (*Bogdaproste, pentru morți tai*), elle ne dit pas « merci » pour signifier que ce n'est pas elle qui mangera, mais bien la mère de Cristina.

Cami fume une deuxième cigarette et demande à Nuți de lui apporter une tasse d'eau chaude pour qu'elle puisse y verser le contenu d'une dose de *Nescafé 3 en 1*. Cami semble stressée, elle tient entre ses doigts quelques billets de 50 euros. Tout à coup, un inconnu apparaît et réceptionne la somme d'argent. Elle explique à Cristina: « Je dois me débrouiller ma chérie, je n'ai pas d'argent pour Pâques pour acheter des œufs à teindre, de nouveaux habits pour les enfants et un agneau. Il faut que je me fasse engager comme balayeuse de rue avant la fin de la semaine. Pour cela, je dois donner 200 euros de pots de vin au chef d'équipe. Avec cet argent, j'espère qu'il m'engagera rapidement et qu'une fois au travail, je pourrais demander une avance sur salaire pour les fêtes de Pâques. » Cristina répond: « Que Dieu nous aide » (*Doamne ajută!*).

Nuți apporte la tasse d'eau chaude et s'assoit auprès de ses voisines. Elle demande une cigarette à Cristina et elle dit: « Je n'ai plus rien, même plus de cigarette ». Ce matin, elle est allée à la Mairie de secteur pour déposer une demande d'aide pour les fêtes de Pâques :

« Parfois, ils donnent quelque chose pour les enfants issus de familles nombreuses ». Elle a reçu un formulaire à remplir qu'elle ne comprend pas car elle ne sait ni lire ni écrire. Elle se tourne alors vers Cristina, la seule femme de la communauté ayant terminé l'école primaire. Alors que Cristina remplit le formulaire, des paysans passent avec des chariots bordés de branches de sapins servant d'éléments décoratifs aux bouquets confectionnés au marché aux fleurs. Les femmes les dévisagent de haut en bas; en insistant ainsi du regard, elles mettent une distance entre elles, les citadines (*orășean*) et eux, les campagnards (*țăran*).

Une voiture passe en trombe et vient se garer devant *The Ark*, le bâtiment réhabilité par des architectes. Cristina jette un œil et dit : « Ce sont des malhonnêtes et des nouveaux riches » (*Sunt niște șmecheri și parveniti*). Par cette remarque, elle entend se distinguer de ces acteurs nouveaux-venus dans le quartier et affirmer l'honnêteté de son travail. Cami hurle aux enfants : « Voituure ! ». Ces derniers entament alors une chorégraphie groupée pour continuer leur partie de foot malgré le trafic. Cristina commence à plaisanter, le formulaire prévoit une case où il faut indiquer l'ethnie: « ça se voit que tu es noire, pourquoi ils le demandent ? » Nuți lui répond : « Je suis peut-être tzigane mais je suis roumanisée (*țigan romanisat*) parce que Mihai est roumain, mes enfants sont donc moitié-moitié ». Et Cristina continue de blaguer en disant que son mari est bien noir pour un roumain.

24. La *pomana* est un repas cyclique qui se prépare à certains moments de l'année en l'honneur d'une personne décédée. Ce rite est construit autour de systèmes symboliques distincts, on y retrouve des influences indo-orientales, rom et orthodoxes. Les différents apports sont parfaitement intégrés et constituent un culte aux ancêtres qui peut prendre des formes diverses selon les origines des familles.

La base est néanmoins commune: on prépare un repas en l'honneur d'une personne décédée qui sera ensuite distribué à différents acteurs: les amis du ou de la défunte, les personnes les plus pauvres du quartier, le pape...

Nuți répond : « Il est un roumain impropre » (*roman spurcat*). Nuți rigole et dit à Cristina : « Toi aussi, tu es bien brune pour une roumaine, tu n'es pas très propre non plus... » et tout le monde se met à rire. Cristina lâche le formulaire car la sonnerie de son téléphone retentit comme à maintes reprises durant la journée, au rythme d'une chanson de *manele*. Elle décroche et répète à tue-tête ce qu'elle propose à manger : « côtelettes de porc, saucisses, poulet pané, ailes de poulet » ; quelques secondes plus tard, elle demande : « du fromage sur les frites ? ». Les commandes arrivent 24h/24h. Cristina et sa sœur, Nella peuvent quitter le quartier uniquement tour à tour afin d'être toujours disponibles au cas où une commande arriverait. Avant de raccrocher, elle prend soin de vérifier exactement d'où provient la commande : « la Bibicu ». Malgré la très courte distance qui la sépare de son appartement, Cristina appelle sa sœur pour lui annoncer la commande.



De gauche à droite, Nuți, Gabi, Cristina, Cami et Nella se retrouvent à la *colț* – le coin de la rue, en roumain, mai 2012.
© C. Salembier.

Une fois la conversation terminée, elle reprend le formulaire de Nuți et achève de le compléter. Elle lui conseille de se rendre le matin très tôt à la Mairie de Bucarest pour ne pas faire trop longtemps la file. Cami se souvient de sa dernière visite à la Mairie, à l'époque où elle était enceinte : « J'étais allée un matin très tôt à la Mairie de secteur pour voir si mon dossier pour l'octroi d'un logement avançait. Quelques jours auparavant, j'avais reçu ma notification d'évacuation et j'étais venue expliquer ma situation : enceinte et évacuée. Les fonctionnaires m'ont laissée debout pendant toute la durée de l'entretien ; ensuite, ils m'ont mise à la porte en me disant qu'ils ne pouvaient rien faire pour moi car ils n'avaient pas de logement disponible. Je suis rentrée à la maison en pleurant... ».

Gabi rejoint le groupe. Elle est allée travailler quelques heures au marché pour confectionner des couronnes et, grâce au peu d'argent qu'elle y a gagné, elle est allée s'acheter des cigarettes, du café, du pain et des œufs. Elle a aussi ramené un sachet de graines de tournesol dont elle va faire profiter tout le monde. Sans même qu'on lui demande, elle verse une poignée de graines dans la main de chacune des femmes et, au rythme du crachat des écorces, la discussion s'anime, les femmes imaginant ce qu'elles feront quand elles seront expulsées. Nuți construira une tente sur le trottoir devant chez elle et récupérera des bonbonnes de gaz pour menacer quiconque tente de l'expulser de tout faire exploser. Cami, elle, est effrayée par l'idée de se retrouver à la rue et, en une sorte de mantra, ne cesse de répéter : « C'est la vie, on verra ce que voudra Dieu » (*Asta e viața, acuma vedem ce vrea Dumnezeu*).

Auparavant, Cristina possédait un bâtiment dans la *calea Rahovei*, c'est son mari qui l'a construit, et en a fait une discothèque, appelée *La Bomba*. Cristina en était la DJ et s'occupait des dedicaces²⁵. Le jour où les propriétaires sont venus revendiquer le terrain sur lequel était construit le bâtiment, sa vie s'est effondrée. Son mari avait investi tout son argent dans la construction et s'était même

25. Les dedicaces sont importantes dans la culture tsigane. Les hommes donnent de l'argent aux musiciens ou à la personne qui s'occupe de la musique et lui demande de faire passer des messages destinés à d'autres familles ou à des individus. Les dedicaces sont des signes de respect et servent à faire passer certaines informations : un mariage, un départ à l'étranger...

endetté pour cela. Pour tenter de garder le bâtiment, ils ont intenté un procès contre l'ancien propriétaire, la procédure juridique fût très longue et pendant la période de litige, ils avaient toujours accès au bâtiment. Un jour, des artistes, Maria et Irina, arrivent dans le quartier pour proposer des activités artistiques aux enfants. Cristina propose alors de transformer l'ancienne discothèque en centre communautaire. Elles créent ensemble une association, *Ofensiva Generozitații*. Pendant plusieurs années, le temps du procès, elles y organisent des ateliers artistiques pour les enfants, les mères s'y retrouvent pour discuter. Cristina pense à ce moment que cette réhabilitation peut donner du poids à leurs revendications contre les anciens propriétaires qui réclament un bâtiment construit après 1989, alors que la loi ne concerne que les biens immobiliers datant d'avant la nationalisation. Grâce aux activités, elles se font connaître : il y a des concerts, un défilé organisé par les femmes au titre très explicite : « Parade de mode des femmes évacués » (*Parada femeilor evacuate*). Lors de cet événement, un styliste est venu récupérer de vieux vêtements des femmes pour les transformer. Les femmes du quartier ont ensuite défilé et les créations ont été vendues pour soutenir le centre communautaire.

Malgré tous les efforts déployés, en juillet 2011, elles sont finalement évacuées du centre communautaire. Tout le monde se souvient de cet épisode troublant. Depuis, les femmes n'ont pas baissé les bras. Lorsque Bogdan et Irina, deux metteurs en scène, leur ont proposé de faire une pièce de théâtre pour expliquer leur situation, Gabi, Cami et Cristina ont répondu à l'appel. Cristina évoque la dernière représentation dans un café-théâtre de Bucarest : « il y avait plein de monde ». Alors Gabi, qui ne sait ni lire ni écrire et qui a eu, en son temps, beaucoup de difficultés à apprendre son monologue, récite tout à coup une partie de son texte devant la petite assemblée de femmes réunies à la colț :

« Je n'ai voulu fâcher personne quand je disais que j'étais désolée.
Il me semble que subir une évacuation comme Cristina, ça ne s'est jamais passé à Bucarest. Elle a
donné beaucoup d'elle-même pour nos enfants.

C'est pour ça que je dis que je suis désolée.

Quand j'ai entendu que Cristina et Cami pensaient aller à la mer, j'ai pensé qu'elles rigolaient.
Aucune de nous n'a la possibilité de payer des cours particuliers ou d'emmener notre enfant à un
club de sport.

Au moins à *la Bomba*, les enfants faisaient quelque chose.

Ils faisaient de la musique, du dessin, du théâtre.

Cristina a fermé son bar et elle a fait un centre communautaire pour les enfants.
Mais c'est grave ce qu'il se passe. Pour l'instant, elle ne réalise pas encore mais c'est grave.
Si nous partons du quartier, si les enfants n'ont plus d'endroit pour jouer, c'est grave.

Ce qui me fait peur, ce sont les fréquentations des enfants.

Les fréquentations peuvent te détruire.

Au moins dans le quartier, on a toujours un œil sur eux.

Quand le propriétaire est venu pour la première fois, j'ai vu que Cristina avait peur.

Je n'ai rien dit pour ne pas la fâcher mais ça se voyait.

Cristina : Il a l'air de quoi cet homme ?

Il est grand, chauve, complètement rasé, il est très fort, il avait des lunettes de soleil
au travers desquelles on ne voyait même pas ses yeux. Il était tout transpirant et rouge.

Il sentait le parfum.

Il est venu avec ses mains dans les poches et il a dit : « Monsieur Eremia est là ? ».

Cristina a répondu : « Non, mais je suis sa femme et je peux transmettre le message. »

Il a dit : « Je vous conseille de ne plus vous battre en justice, de ne plus dépenser d'argent pour un
avocat parce que de toute façon, je vais gagner ».

Je suis restée muette.

Et je pensais : qu'est-ce que l'on va faire avec les enfants ?

Cristina a été forte à ce moment-là, elle a répliqué :

« Ce n'est pas votre problème et on continuera à se battre ».

Mais elle avait peur.

Quand elle n'a plus su quoi dire, elle lui a lancé :

« Qu'est-ce que tu veux faire ? Te battre avec une femme ? »

C'était bien répondu.

On a toutes rigolé et il est parti.
Mais finalement, il avait raison : il a gagné le bâtiment.
Je ne savais pas quoi dire à Cristina alors j'ai simplement dit que j'étais désolée. »²⁶

Nuți qui n'avait jamais entendu le texte de théâtre de Gabi sur l'expulsion du centre communautaire, se met à pleurer. On devine dans ses yeux qu'elle se remémore la triste scène : l'évacuation des meubles, les enfants qui aident à débarrasser et les policiers qui entourent le quartier.

La nuit commence à tomber. Au loin, on aperçoit l'ossature métallique des grues qui travaillent à la construction de la Cathédrale de la Nation sur le terrain de la Maison du Peuple. Le Gouvernement roumain investit 10 millions de lei (environ 2,5 millions d'euros) dans cet édifice religieux (Hotnews 2011), un coût élevé pour un pays en crise sous le joug des mesures d'austérité qui plongent une partie de la population dans la misère. Une fois terminée, la bâtisse sera organisée comme un véritable « Mall de la croyance » avec parkings souterrains, galeries commerçantes et salles de conférence. Les femmes assises sur leur bout de trottoir se disent qu'elles feront tâche une fois que le quartier aura été rénové et elles s'amusent à imaginer l'environnement de la Cathédrale parsemé de tentes et de camps de fortune construits par les familles évacuées.

Un des enfants vient se blottir contre sa mère, il a vu le soleil se coucher et a pris peur. Les femmes se lèvent pour observer la lumière. Nuți dit : « Il est trop bas ce soleil et trop rouge, ce n'est pas un bon signe. » Toutes commencent à exprimer leurs croyances et, dans un brouhaha mélangeant cris d'enfants, rires des mères et aboiements des chiens errants, dans un grand bricolage symbolique, tel qu'il s'exprime quotidiennement à *Rahova-Uranus*, elles évoquent tour à tour : le signe d'un tremblement de terre, la mort prochaine d'un habitant du quartier ou l'imminence de la fête de Pâques. Les femmes fument une dernière cigarette, se promettant de rentrer chez elles pour ne pas risquer un malheur. Les voix, dans les dernières lueurs du jour, deviennent plus douces et plus calmes. Et, après avoir écrasé leurs cigarettes, Cristina, Gabi, Cami et Nuți s'en vont retrouver leurs intérieurs exigus. Gabi monte à l'étage de son immeuble et dit à Cristina qu'elle se fera une manucure ce soir avec son nouveau vernis. Cami lui lance : « Tu peux te mettre tout le vernis que tu veux, tu peux t'en mettre des pieds à la tête, ça se voit que tu n'as pas des millions ». Derrière cette plaisanterie qui semble tout à fait anodine, se cache une réalité plus sérieuse : malgré les difficultés de la vie, ces femmes s'évertuent coûte que coûte à préserver une part de leur féminité. Ici, les soins du corps ne sont pas tant une histoire de séduction ; ils visent à « faire bonne figure » pour ne pas subir la honte (*rușine*) face aux autres femmes parce qu'on ne s'est pas entretenue, qu'on s'est laissé aller. Malgré la précarité, il faut toujours « garder la face » (Goffman 1959). Bien sûr, tout est toujours une question de mesure : en tant que femme, il faut faire attention à soi, mais jamais au détriment de l'enfant. Ce dernier doit rester la priorité dans le budget que l'on accorde aux soins.

Dans deux jours, dans deux mois ou dans deux ans, ces femmes devront quitter le quartier et la communauté dans laquelle elles sont intégrées. Aujourd'hui, elles se serrent les coudes au fur et à mesure que les jours passent. Paradoxalement, alors que les expulsions approchent, elles s'émancipent de plus en plus. Elles apprécient à sa juste valeur chaque moment passé ensemble parce qu'elles vivent au présent et savourent le peu qu'elles détiennent en le partageant. Elles ont toujours cette manière de proposer à l'entourage un morceau de biscuit alors qu'il a déjà été découpé en dix morceaux, d'offrir la dernière cigarette ou de boire ensemble un café refroidi dans un gobelet en plastique. Ces dons sont comme des protections, parce qu'on ne sait pas de quoi demain sera fait. Qui que l'on soit, si l'on se retrouve à la rue, les voisins peuvent devenir des alliés importants : pour stocker les meubles, tirer un fil électrique ou s'approvisionner en eau. On donne à l'Autre par pitié (*milă*), une sorte d'identification quasi automatique de la souffrance que peut ressentir une voisine. Le don entre voisines ne peut donc être vu comme un simple intérêt stratégique, il est un mélange hybride entre de l'empathie, de l'« altruisme » (Caillé 2000) et une protection contre le quotidien précaire.

26. Texte original écrit par Bogdan Georgescu, inspiré de l'histoire de Cami, Gabi et Cristina pour la pièce de théâtre *Fara Sprijin*.

Les femmes sont toutes rentrées, mais, parmi les enfants, les plus grands vont continuer à jouer au foot jusque tard dans la nuit, en disputant l'espace public aux chiens errants qui fouillent dans les poubelles abandonnées.

5) Le micro-territoire ethnographique et l'interstice urbain. L'invention de la vi(II)e

Au travers de l'analyse historique et ethnographique d'un micro-territoire, nous découvrons la vi(II)e telle qu'elle se compose et se recompose au quotidien à *Rahova-Uranus*. La Bucarest actuelle est le reflet d'une ville roumaine meurtrie par les périodes communiste et contemporaine. Alors qu'il nous semble que le principal enjeu de la société actuelle se situe dans la recherche d'un nouveau sens partagé du vivre-ensemble, les projets urbains en cours ne créent pas une urbanité à la mesure des attentes et des promesses faites aux lendemains de la révolution.

À *Rahova-Uranus*, l'ethnographie de l'espace public permet d'analyser des visions contradictoires de la vi(II)e. Au cœur de la communauté, la « situation urbaine » (Mitchell 1969) décrite à partir des femmes révèle leur capacité à recomposer un sens commun qui se déploie dans l'espace urbain. Dans cet interstice, les femmes créent une poche de résistance face au système actuel. La résistance se déploie dans différents domaines : économique, juridique, culturel et symbolique, et s'organise de manière multi-scalaire, en nous offrant une vision alternative à celle du centre.

D'un point de vue économique, tout d'abord, l'ethnographie révèle trois axes qui fonctionnent comme de véritables piliers communautaires : la débrouille, l'entraide et le don. Ces trois socles permettent aux femmes de se créer au quotidien une vision de l'Autre (la voisine), loin des modèles économiques de la société actuelle. Cette résistance d'ordre économique s'exprime dans la manière dont les femmes acquièrent le peu qu'elles détiennent par la débrouille et l'entraide et dont elles gèrent leurs biens, qui sont toujours partagés. Ces modes de vie communautaires sont en contradiction avec le système actuel qui prône l'individualisme et le libéralisme.

La résistance s'organise également de manière juridique lorsque les femmes font appel à des avocats pour faire entendre leurs revendications et leurs droits concernant le logement. Leur combat juridique est commun. Elles ont pris conscience qu'il est plus judicieux d'unir leur force pour revendiquer leur droit d'habiter le quartier et tentent de mettre à jour, dans la mesure de leurs moyens, certaines illéga-



Lors d'une évacuation, les habitants se retrouvent à la rue avec leurs effets personnels. Les femmes du quartier s'organisent pour revendiquer un logement, mai 2011. © C. Salembier.

lités commises lors des procès de rétrocession. Elles savent qu'elles ne peuvent pas agir seules et que les conflits liés à la propriété touchent un certain nombre d'habitants de Bucarest. Cette habilité à ouvrir leur monde n'est pas évident dans l'imaginaire roumain étant donné qu'il n'existe pas à proprement parler de société civile. Les femmes de *Rahova-Uranus*, plus que d'autres acteurs de la ville, font preuve d'une capacité de résistance juridique qui n'est pas cantonnée à leurs seuls problèmes individuels.

Le troisième type de résistance est d'ordre culturel et se déploie à l'échelle du quartier, de la ville et de la société. C'est le cas lorsque les femmes transforment la discothèque en centre communautaire, montent une pièce de théâtre pour partager leur histoire ou s'engagent dans la réalisation d'un film documentaire²⁷. Elles créent alors des espaces-temps de liberté et de créativité qui leur permettent de confronter leur quotidien au monde qui les entoure. Grâce aux différents événements culturels organisés, elles rencontrent des acteurs urbains venus d'autres horizons ; d'une part cela renouvelle leur rapport à l'Autre et d'autre part, elles activent leurs espaces de vie. Ces moments partagés dans l'espace public sont rares à Bucarest. En effet, la Mairie actuelle n'investit que très peu dans la vie culturelle de la capitale et les projets urbains contemporains créent plus de « non-lieux » (Augé 1992) que d'espaces de vie : des parcs disparaissent pour faire place à des buildings de plusieurs étages, des quartiers anciens sont amputés pour aménager de grands axes autoroutiers, d'énormes centres commerciaux se construisent partout au détriment des marchés de quartier et des commerces du centre ville. Ce phénomène a tendance à forcer les bucarestois à se replier vers leurs espaces domestiques : la maison, l'appartement ou la cour intérieure sont perçus comme des espaces plus rassurants et familiers face à la sensation d'agressivité que dégage la ville contemporaine. Étant donné l'importance que peut revêtir l'espace public pour créer de nouvelles sociabilités porteuses d'un projet de société, on ne peut que s'interroger sur l'avenir démocratique de la Roumanie. Comme le préconise Guiseppe Gina, bien plus que d'aménagements coûteux, Bucarest a besoin d'un projet de société qui passerait par la réappropriation de la ville par ses habitants.

« La réappropriation pourrait commencer au travers de simples opérations d'entretien et grâce à la réutilisation ou à la transformation radicale d'espaces construits ou vides, bénéficiant à la ville d'hier et d'aujourd'hui; toutes ces interventions devraient trouver une cohérence dans un projet commun qui se doit d'être social avant d'être urbanistique » (Cina 2010).

A *Rahova-Uranus*, le projet de *la Bomba* est le premier centre communautaire à avoir vu le jour dans la capitale roumaine, il a permis, pendant ses quelques années d'existence, de créer de l'urbanité à l'échelle du quartier et souvent au-delà.

La Mairie de Bucarest tente d'attirer les investisseurs étrangers par ses projets grandioses, pour faire entrer la capitale sur l'échiquier des grandes villes européennes. Les projets urbains actuels sont gigantesques et exubérants. Sorin Oprescu, le maire actuel, dessine dans l'espace urbain la représentation d'une Roumanie moderne, débarrassée des démons du communisme et des stéréotypes que l'Occident projette sur cette société aux marges de l'Europe. Ces projets de grande envergure, en voulant faire table rase du passé, nient souvent la mémoire de la ville et de ses habitants. À *Rahova-Uranus*, les femmes créent un rapport intime et collectif au territoire qu'elles habitent. Elles réinventent la mémoire du quartier en affirmant : « Nous avons toujours été là », ce qui leur permet de ne pas habiter hors du monde mais d'être ancrées dans les lieux quotidiens qu'elles façonnent et réinventent chaque jour. Cette résistance est symbolique et se construit également au travers du bricolage. En effet, lorsqu'il s'agit de se protéger du malheur, les femmes mélangent différents systèmes, issus de la religion Orthodoxe, des croyances tziganes ou encore des superstitions paysannes. Cette capacité à réinventer de l'entendement leur offre la possibilité de vivre ensemble malgré leurs différences. Elles créent un monde de sens pour comprendre la complexité de la société contemporaine et transformer leur questionnement existentiel en gestes plus pragmatiques. C'est le cas lorsqu'elles préparent une *pomana* pour une personne défunte ou lorsqu'elles se protègent du malheur contemporain par des rites issus des mondes paysans.

Dans le même ordre d'idées, les femmes cohabitent au quotidien avec « l'ennemi » : le promoteur immobilier, l'avocat, l'ancien propriétaire sont autant de personnages visibles ou invisibles dans l'espace public. Ces « fantômes » tentent de s'approprier le territoire habité par les femmes. En mettant en place des oppositions catégorielles, elles symbolisent leurs relations sociales : tzigane roumanisé (*țigan romanizat*) versus roumain impur (*roman spurcat*), malhonnête (*șmecher*) versus honnête (*cinstit*), paysans (*țăran*) versus citadins (*orășean*).

27. L'ethnologue travaille actuellement à la réalisation d'un film documentaire: *La colț (le coin de la rue)*, production Les Films nus (Belgique) et *La Fabrica nocturna* (France). Les femmes sont engagées dans le processus de réalisation.

Ces différentes formes de résistance permettent aux femmes de *Rahova-Uranus* de s'approprier et de jongler avec le monde tel qu'il existe aujourd'hui. Et, si le projet de ville et de société qui se dessine ne correspond pas à leurs attentes, elles inventent une autre manière de considérer l'Autre, leur quartier, la ville et la société. Elles font preuve d'une extrême capacité d'adaptation qui leur permet de produire des espaces-temps de résistance face aux projets urbains imaginés par le pouvoir en place. Elles participent donc, comme d'autres acteurs urbains, à l'élaboration d'une nouvelle vision de la vi(II)e, elles créent une urbanité basée sur la résistance, le conflit et la rencontre. Ces aspects de la vie en commun ne sont, en effet, pas pris en compte dans la création de la « nouvelle ville » de Bucarest. La ville communiste n'offrait pas d'espace hors du pouvoir, la ville capitaliste produit de nouveaux lieux qui sont pensés sans continuité, sans projet collectif.

Lorsque nous observons la vi(II)e telle qu'elle se compose au jour le jour à *Rahova-Uranus*, deux considérations importantes nous interpellent. D'un point de vue méthodologique tout d'abord, il nous semble que l'analyse d'un micro-territoire est particulièrement intéressante pour révéler les dynamiques à l'œuvre dans la capitale roumaine et dans la société en général. À l'heure où notre discipline s'interroge sur les échelles d'observation dans un monde globalisé et déterritorialisé, cet article révèle à certains égards la fécondité d'une ethnographie d'un micro-territoire urbain. Une analyse ciblée sur un espace restreint permet d'envisager des enjeux à la fois communautaires, urbains, nationaux et transnationaux. En effet, auprès de Cristina, Gabi, Cami et Nuți, nous évaluons des problématiques qui dépassent largement le cadre du terrain étudié. Si l'étude d'un micro-territoire est productive d'un point de vue méthodologique, il nous semble également que l'interstice²⁸ est un univers de sens révélateur de la transition en Roumanie. À l'image du seuil de l'habitat, qui nous révèle la cosmologie de ses habitants, l'entre-deux ne serait-il pas cet espace-temps qui nous permet de comprendre et d'imaginer la manière dont la vi(II)e s'invente aujourd'hui en Roumanie après plus de 20 ans de transition démocratique ?

28. Michel Agier préconise l'observation de la marge des territoires pour comprendre « la citadinité, la citoyenneté et le monde qui vient » (Agier 2009).

BIBLIOGRAPHIE

- AGIER Michel (2009) - *Esquisses d'une anthropologie de la ville: lieux, situations, mouvements*. Louvain-la-Neuve, Bruylant-Academia.
- ALTHABE G. BAZIN L. (1999) - « Un paysage social incertain: la Roumanie post-communiste », *Journal des anthropologues*, 77-78.
- AUGÉ Marc (1992) - *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris, Le seuil.
- BEAUCHÊNE S. (2000) - « L'espace urbain dans le projet d'une société multilatéralement développée: l'exemple du Centre civique de Bucarest », *Balkanologie*, vol. IV. 2, 1-12.
- CAILLE A. (2000) - « Don et altruisme. Réponse à C. Arnsperser », *Revue du M.A.U.S.S.*, 15, 120-126.
- CINA Giuseppe (2010) - *Bucharest, from village to metropolis: urban identity and new trends*. București, Capitel.
- DAN N. (éd.) (2012) - « Sinteza ilegalităților și abuzurilor Primăriei București în proiectul Diametrului Nord-Sud », in: *Cui i-e frică de cartierul Matache? Principii de regenerare urbană pentru Zona Matache - Gara de Nord din București*, București, Pro Patrimonio, 140-145.
- GOFFMAN Erwin (1959) - *La mise en scène de la vie quotidienne*. Paris, Les éditions de Minuit.
- HANNERZ Ulf (1983) - *Explorer la ville*. Paris, Les éditions de Minuit.
- HENRY V. (2012) - « Sauver Bucarest : des citoyens au secours de leur ville », *Revue Regard sur l'Est*, dossier 61 « Projets d'urbanisme à l'Est » (http://www.regard-est.com/home/breve_contenu.php?id=1334).
- HOTNEWS.RO (2011) - « Guvernul a alocat 10 milioane lei pentru Catedrala Mantuirii Neamului », posté le 9 février 2011 (<http://www.hotnews.ro/stiri-esential-8288397-guvernul-alocat-10-milioane-lei-pentru-catedrala-mantuirii-neamului.htm>).
- IOSA Ioana (2006) - *L'héritage urbain de Ceaușescu: fardeau ou saut en avant? Le centre civique de Bucarest*. Paris, L'Harmattan.
- MAJURU Adrian (2003) - *Bucureștii mahalalelor sau periferia ca mod de existență*. București, Compania.
- MITCHELL J-C (1969) - *Social networks in urban situations: Analyses of personal relationships in Central Africantowns*. Manchester, Manchester University Press.
- PANDELE Andrei (2009) - *Un sfârșit în marmură*. București, Compania.
- PARUSI Gheorghe (2009) - *Cronica Bucureștilor*. București, Compania.
- PONS Emmanuelle (1995) - *Les Tsiganes en Roumanie: des citoyens à part entière ?*. Paris, L'Harmattan.
- RUFAT, S. (2004) - « La rue, palimpseste et vitrine », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° 5, 111-116 (<http://traces.revues.org/3223>).
- RUFAT, S. (2008) - « Bucarest, l'éternel retour », *Géographie et Cultures*, 65, 53-72.
- STAN L. (éd.) (2010) - « Cadrul legal privind restituirea proprietății în România », *Evacuarea fantomei: arhitecturi ale Supraviețuirii*, București, StudioBasar, 38-60.
- STAN L. (2006) - « The roof over our head: Property restitution in Romania », *Journal of communist studies and transition politics*, 22:2, 180-205.
- TUDORA Ioana (2009) - *La curte: grădină, cartier și peisaj urban în București*. București, CurteaVeche.
- ZAHARIADE A-M. (2008) - « Public și privat în București », in V. MIHAILESCU (éd.), *Of, București mei...* București, *Societatea reală*, Vol. 2, 5-22.

Pour citer cet article :

Salembier, Chloé : « Le micro-territoire ethnographique et l'interstice urbain comme espaces-temps révélateurs des dynamiques à l'œuvre dans la société roumaine post-communiste ». in : *Uzance* n°2, 2012, pp. 34-51.

URL : <http://www.patrimoineculturel.cfwb.be/index.php?id=11560>